Souffrances psychiques et mobilité sociale ascendante

Le cas des adolescents français d'origine chinoise à Paris

Simeng Wang

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3625>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3625

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 11-18

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Simeng Wang, « Souffrances psychiques et mobilité sociale ascendante », *Hommes & migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3625> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.3625

SOUFFRANCES PSYCHIQUES ET MOBILITÉ SOCIALE ASCENDANTE

LE CAS DES ADOLESCENTS FRANÇAIS D'ORIGINE CHINOISE À PARIS

par SIMENG WANG, docteure en sociologie diplômée à l'ENS-EHESS (CMH) et postdoctorante contractuelle IFRIS affectée au CEPED.

Pour certains adolescents français d'origine chinoise issus de milieux populaires, une prise en charge psychiatrique peut être interprétée comme un moyen d'ouvrir le champ des possibles. Par contraste, pour des jeunes issus des classes moyennes, le sentiment de n'appartenir ni à leur milieu d'origine ni au milieu de leur aspiration peut fonctionner comme générateur de difficultés psychologiques au quotidien. Ainsi, en fonction du milieu d'origine et de la volonté de mobilité sociale, chaque individu façonne de manière différente ses souffrances psychiques et recours aux soins.

Parmi les travaux sociologiques anglo-saxons et francophones mettant la focale sur les descendants de migrants, certaines problématiques communes apparaissent de manière récurrente : le processus d'ajustement biculturel des enfants¹ tel que l'apprentissage des langues², la socialisation effectuée dans le contexte institutionnel³ notamment par l'école et par la rue⁴. Dans le cas spécifique de

la France, les travaux traitent majoritairement des descendants d'origine africaine ou maghrébine⁵ alors que les descendants de migrants issus de régions dépourvues de dimension post-coloniale sont relativement peu étudiés⁶. Les études existantes ont montré que, contrairement à certaines représentations véhiculées par la presse et le discours politique d'enfants chinois "dociles",

1. Allen Bartley, Paul Spoonley, "Intergenerational transnationalism: 1.5 generation Asian migrants in New Zealand", in *International Migration*, vol. 46, 2008, pp. 65-84 ; Peggy Levitt, Mary C. Waters, *The Changing Face of Home: The Transnational Lives of the Second Generation*, New York, Russell Sage Foundation, 2002 ; Min Zhou, "Growing up American: The challenge confronting immigrant children and children of immigrants", in *Annual Review of Sociology*, vol. 23, 1997, pp. 63-95. 2. Cléopâtre Montandon, Françoise Osiek, *L'Éducation du point de vue des enfants*, Paris, L'Harmattan, 1997. 3. Hans-Peter Blossfeld, Éric Klijzing, Melinda Mills, Karin Kurzx, *Globalization, Uncertainty and Youth in Society*, London/New York, Routledge, 2008. 4. Oscar Handlin, *The Uprooted*, New York, Grosset & Dunlap, 1951. 5. Abdelmalek Sayad, *La Double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999 ; Emmanuelle Santelli, *La Mobilité sociale dans l'immigration. Itinéraires de réussite des enfants d'origine algérienne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2001 ; Beate Collet, Emmanuelle Santelli, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Paris, PUF, 2012. 6. Gérard Noiriel, *Le Creuset français. Histoire de l'immigration (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Seuil, 1988 ; Simeng Wang, "Une vie qui est ailleurs : une sociologie des troubles mentaux à travers le parcours d'un adolescent d'origine chinoise à Paris", in *Lien social et politiques*, n° 67, 2012, pp. 233-248.

“discrets” ou encore “scolairement réussis”, ces derniers sont amenés, comme les jeunes de toute origine ethnique, à construire leur avenir en fonction de leur origine sociale et à vivre différemment les aspirations et les contraintes de la mobilité sociale⁷. L’analyse des relations intergénérationnelles entre les migrants primo-arrivants et leurs descendants s’avère féconde pour comprendre l’environnement social où se trouve l’enfant⁸.

Dans la lignée des travaux antérieurs mettant la focale sur les conditions et les conséquences de la mobilité sociale chez les jeunes qui désirent une ascension sociale, cet article se propose d’examiner les liens entre les souffrances psychiques

exprimées par les enfants de migrants chinois et leurs expériences de mobilité sociale d’ordre ascendante.

L’article s’appuie sur les matériaux collectés auprès d’une quarantaine de familles chinoises résidant en région parisienne, au sein desquelles les relations parents-enfant semblent les plus conflictuelles et font l’objet d’un suivi dans les secteurs public et/ou privé de la psychiatrie française. Cela inclut toute prise

en charge en santé mentale qui relaye diverses approches, qu’elles soient psychiatriques, psychologiques, psychothérapeutiques ou psychanalytiques.

Autrement dit, certains enquêtés sont soignés pour des motifs psychopathologiques, d’autres consultent pour des “souffrances” vécues au quotidien et observées chez les gens dits “normaux”. Les données collectées ont mis en évidence l’occurrence de connexions entre souffrances psychiques et expérience de mobilité sociale ascendante largement observée dans des familles chinoises à Paris. L’article s’organise autour des cas de deux adolescentes respectivement issues des milieux populaires et des classes moyennes. Ces deux cas sont mis en regard des citations d’entretiens menés auprès d’autres adolescents et sont ainsi les témoins privilégiés des souffrances que ressentent les jeunes qui partagent les mêmes trajectoires sociales.

Qui sont ces adolescents français d’origine chinoise ?

La présence chinoise à Paris remonte au début du XX^e siècle avec les travailleurs en provenance du Zhejiang recrutés comme main-d’œuvre durant la Première Guerre mondiale⁹. Depuis, les travaux ont surtout porté sur la première génération des différentes vagues migratoires, autrement dit sur les primo-arrivants¹⁰. Le déficit d’analyse des descendants de migrants chinois¹¹ contraste avec leur visibilité croissante¹².

Les adolescents rencontrés dans cette étude sont principalement originaires de la région de Wen-

Arrivés à Paris en situation
irrégulière et régularisés
après des années de travail
“au noir”, souvent passés
par des emplois dans
la restauration, la confection
et la construction – les trois
professions les plus exercées
par les migrants chinois –,
ces parents deviennent un jour
propriétaires d’un commerce
tels qu’une boutique de vente
ou un restaurant.

7. Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, 1964 ; Bernard Lahire, “La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d’une schizophrénie heureuse”, in *Ville-Ecole-Intégration*, vol. 114, 1998, pp. 104-109 ; Abdelmalek Sayad, “Les enfants illégitimes [1^{re} partie]”, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 25, 1979, pp. 61-81 ; Simeng Wang, “Expériences migratoires au prisme des usages des soins psychiatriques. Le cas de l’immigration chinoise en région parisienne. Une enquête ethnographique en institution et dans les familles”, thèse de doctorat, ENS-EHESS, 2014. 8. Emmanuelle Santelli, “De la deuxième génération aux descendants d’immigrés maghrébins”, in *Temporalités*, n° 2, 2004 [en ligne]. 9. Yu-Sion Live, Michelle Guillon, Emmanuel Ma Mung, “Les Chinois de Paris depuis le début du siècle. Présence urbaine et activités économiques”, in *Revue européenne de migrations internationales*, vol. 8, n° 3, 1992, p. 155-173 ; Emmanuel Ma Mung, *La Diaspora chinoise. Géographie d’une migration*, Paris, Ophrys, 2000 ; Véronique Poisson, “Les grandes étapes de cent ans d’histoire migratoire entre la Chine et la France”, in *Hommes & Migrations*, n° 1254, 2005, pp. 6-19. 10. Chloé Cattelain, Marylène Lieber, Claire Saillard, Sébastien Ngugen, “Les déclassés du Nord”, in *Revue européenne des migrations internationales*, n° 21, 2005, pp. 27-52 ; Chun Guang Wang, Jean-Philippe Béja, “Les Wenzhous à Paris : un modèle exceptionnel d’intégration sociale”, in *Social Sciences in China*, vol. 6, pp. 106-119. 11. Simeng Wang, “Handicapé ? C’est insulter ma descendance et aussi mes ancêtres !”, *Négociations autour de l’inscription de l’enfant d’origine chinoise à la MDPH*, in *Terrains & travaux*, 2013, n° 23, pp. 77-92. 12. Selon l’Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), en 2006, il y avait en France (métropole et départements d’outre-mer) 18 122 enfants de moins de 18 ans nés en France d’au moins un parent né en Chine. Voir le tableau “Enfants de moins de 18 ans vivant dans une famille immigrée selon le sexe, le lieu de naissance et la nationalité de l’enfant, et le pays de naissance de la personne de référence de la famille ou du conjoint – France”.

Entraînement de Wushu, art martial traditionnel chinois suivi par des jeunes de l'Association des Commerçants bevellois. Place Marcel Achard, Paris XX^e, mai 2016. © CAMILLE MILLERAND

zhou, leurs parents sont arrivés en France entre 1990 et 2005. Deux réalités semblent pouvoir expliquer la fréquence de l'origine régionale wenzhounaise. D'abord, la configuration familiale des migrants de Wenzhou est particulière. De façon contrastée, les migrants de milieux populaires originaires d'autres régions, telle que le nord-est de la Chine, migrent moins en famille. Ensuite, parmi les Chinois de Wenzhou, peu de migrants sont qualifiés. Or les immigrés chinois qualifiés, dont les intellectuels, ont en général eu des enfants plus tard en France, leurs enfants ne sont pas encore adolescents aujourd'hui¹³. Certains parents wenzhouais ont connu eux-mêmes une ascension

sociale à travers leur expérience migratoire. Arrivés à Paris en situation irrégulière et régularisés après des années de travail "au noir", souvent passés par des emplois dans la restauration, la confection et la construction – les trois professions les plus exercées par les migrants chinois –, ces parents deviennent un jour propriétaires d'un commerce tels qu'une boutique de vente ou un restaurant. Parmi les parents wenzhouais des classes populaires, les plus précaires n'ont pas réussi à régulariser leur présence en France, et ceux qui y sont parvenus demeurent salariés.

Dans les deux cas présentés ci-dessous, il sera dessiné d'une part le paysage des relations familiales

¹³. Avant la fin des années 1990, malgré la politique de réformes et d'ouverture mise en place en 1979, les étudiants/chercheurs et/ou réfugiés politiques arrivés à Paris sont peu nombreux. Ainsi les descendants des migrants intellectuels ne commencent à naître en plus grand nombre qu'à partir des années 2000 et sont pour la plupart d'entre eux encore en phase de préadolescence.

dans lesquelles ces descendants reçoivent une socialisation primaire, et d'autre part, leur interaction avec le monde extérieur – école, travail, lieu de soin, qu'ils considèrent comme le champ des possibles¹⁴ pour atteindre une ascension sociale.

Le suivi pédopsychiatrique comme voie possible de mobilité sociale

Claire, 16 ans, est née dans le XX^e arrondissement de Paris. Originaires de Wenzhou et venus à Paris en 1995, ses parents sont régularisés en 2006. Tous deux salariés, son père travaille dans le secteur d'import-export et sa mère est actuellement cuisinière dans une boulangerie du XIX^e arrondissement. À ses six ans, Claire est retrouvée toute seule dans un supermarché du XX^e arrondissement. À la suite de cet événement, elle est aussitôt placée dans un foyer pour raisons de *“carence d'éducation à la maison”* (selon l'Aide sociale à l'enfance, ASE) et de *“suspicion de gestes sexuels envers elle de la part de son père”* (selon la mère de Claire). Dès lors, elle est prise en charge successivement par deux foyers et une famille d'accueil. Ces changements d'institutions de suivi sont toujours dus aux conflits relationnels entre l'adolescente et les professionnels de santé ou avec d'autres jeunes. Après avoir été accusée par les autres adolescents d'avoir allumé le gaz avec une intention de nuisance dans sa famille d'accueil (Claire nie l'avoir fait), elle est renvoyée en 2011 chez sa mère. Pendant un an, jusqu'à son entrée en 2012 dans son foyer actuel situé dans le département de la Seine-Saint-Denis, Claire cherche explicitement à interpellier son éducatrice et le juge des enfants qui la suivent pour être à nouveau *“placée”*. Nous avons fait la connaissance de cette jeune fille dans un centre médico-psychologique (CMP) du XX^e arrondissement, où elle est scolarisée en seconde dans un lycée non spécialisé ni médicalisé. Ce CMP a joué un rôle crucial dans la dernière orientation de Claire en

foyer. Une scène au cours d'une consultation avec Claire, en présence de sa mère, révèle les logiques qui sous-tendent la volonté de l'adolescente d'être prise en charge en psychiatrie.

La mère explicite son rejet du suivi pédopsychiatrique de Claire en ces termes : *“Ce n'est pas la peine [de prendre le prochain rendez-vous]. La psychiatrie, je sais ce que c'est. Nous [Claire et elle] ne sommes pas folles. La seule personne qui est folle chez nous, et en plus sournoise, c'est son père. Aux rendez-vous, je gaspille du temps et de l'énergie pour rien. Le temps pour moi, c'est de l'argent : il faut que je travaille pour nourrir la famille.”* Assise à côté, ne comprenant pas tout en mandarin – la langue utilisée par sa mère en consultation –, Claire saisit l'opinion de sa mère après ma traduction. Elle s'adresse au psychiatre et à moi, avec un ton calme, comme si elle n'était pas concernée : *“Je vous ai déjà dit, elle s'en fiche de moi, c'est comme ça et depuis toujours. Être renvoyée à nouveau chez elle, c'est la dernière chose que je souhaite.”*

Nous notons ici que Claire s'est appropriée la consultation pédopsychiatrique. Elle coopère volontairement avec les professionnels autour de sa prise en charge. Claire voit, dans son suivi pédopsychiatrique, un moyen pour se sortir d'*“une situation sans issue”*. En comparaison avec la vie chez sa mère qui n'est *“juste pas possible”*, Claire, qui a des notes au niveau de la moyenne de sa classe, pense qu'il lui est possible de réussir au bac, *“peut-être en ES”*, à condition qu'elle soit au foyer où, selon ses termes, elle a *“carrément tout”*. C'est-à-dire, pour elle, ne plus entendre les critiques et les reproches constants de sa mère et pouvoir découvrir des activités qu'elle ne ferait jamais en restant chez elle.

La recherche d'un lieu d'accueil pour échapper aux contraintes familiales

Comme Claire, certains descendants que nous avons rencontrés sont capables, au fil de la prise en charge, de s'approprier leur suivi médical en

14. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

considérant l'institution socio-médicale – le foyer, l'internat, ou encore la consultation psychiatrique – comme un lieu de “confort” par rapport à la maison, et un lieu où ils peuvent se focaliser sur leurs études et/ou leur épanouissement individuel. Plusieurs extraits d'entretiens en témoignent : *“L'internat me plaît, j'y suis tranquille. Personne ne me compare avec mon frère [qui est] un 'élève brillant', 'doué en mandarin'.” “Déjà, je dors mieux et je mange mieux [à l'hôpital psychiatrique]. J'ai mon propre lit¹⁵ et puis je préfère la nourriture française [à la cuisine chinoise]. C'est la fête s'il n'y a pas un bol de riz à tous les repas !” “Chez moi, j'ai pas de bureau pour travailler. Ici [à l'hôpital de jour], c'est différent, j'aime bien les cours, j'ai même eu de bonnes notes [17/20 en maths, 14/20 en français] ! Je pense que j'ai finalement compris pourquoi je n'y arrivais pas à l'école [avant l'hospitalisation].” “Depuis que je ne vois mes parents que le week-end, ça va beaucoup mieux. Avant, on se disputait tout le temps. Maintenant, on se voit moins, du coup j'ai l'impression qu'il y a moins de tension.”*

En effet, avant leur prise en charge médico-sociale, ces adolescents issus de milieux populaires ne disposaient pas de conditions matérielles permettant une réussite scolaire, la voie la plus classique de l'ascension sociale. Ils n'avaient pas de chambre individuelle ni de bureau pour faire leurs devoirs. Scolairement, ils ne pouvaient être aidés par leurs parents peu dotés de capital culturel. C'était même à eux de rendre des services linguistiques, socioculturels, voire économiques à leurs parents, autrement dit, d'assurer les “obligations familiales à rebours¹⁶”. Dans la communication de la vie quotidienne, du simple fait des barrières linguistiques, certains enfants n'arrivent même pas à se faire comprendre par leurs propres parents. Puisque, en famille, les parents de milieux populaires parlent exclusivement leur dialecte régional, alors que tous les enfants ne maîtrisent pas ce dialecte. Toutes ces contraintes matérielles

contribuent à l'apparition de diverses formes de déviances scolaires (“retard d'apprentissage”, “troubles de conduite”, “troubles relationnels”) pouvant déclencher une intervention des enseignants allant jusqu'à la possibilité d'une orientation vers la pédopsychiatrie.

Si la prise en charge psychiatrique peut être interprétée par ces jeunes des milieux populaires comme un moyen de s'ouvrir un champ des possibles au-delà de leur milieu d'origine, il faut également souligner que cette idée s'élabore au fur et à mesure d'un suivi, après leur entrée en institution effectuée d'office. Autrement dit, c'est au cours de l'interaction avec des professionnels de santé que ces jeunes prennent conscience de la possibilité d'une ascension sociale consécutive à leur détachement à la fois matériel et symbolique de leur famille d'origine. À ce titre, la présente étude apporte un autre regard sur les articulations entre traitements et contraintes dans le champ médical¹⁷, en mettant en perspective deux catégories de contraintes en amont et en aval d'un suivi médical : celles de l'institution psychiatrique suscitées par la prise en charge psychiatrique ; et celles inhérentes à la vie familiale marquées par les conditions de vie des migrants en milieux populaires.

Dans la communication de la vie quotidienne, du simple fait des barrières linguistiques, certains enfants n'arrivent même pas à se faire comprendre par leurs propres parents.

Conscience de classe¹⁸ génératrice de difficultés psychologiques

Chez les jeunes rencontrés issus de classes moyennes, les liens entre les souffrances psychiques et la mobilité sociale sont structurellement différents de ce qui a été présenté pour les

¹⁵. À la maison, l'adolescent partage un lit avec son frère dans la chambre où dorment ses parents. ¹⁶. Simeng Wang, “Enfant abandonné en Chine puis domestique en France ? Que suis-je pour eux ? !”, Obligations familiales à rebours des enfants migrants d'origine chinoise à Paris”, in *Enfances, Familles, Générations*, n° 20, 2014, pp. 21-44. ¹⁷. Livia Velpri, *Le Quotidien de la psychiatrie. Sociologie de la maladie mentale*, Paris, Armand Colin, 2008. ¹⁸. Nous utilisons la notion “conscience de classe” sans la restreindre à son sens marxiste. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas du rejet de classe mobilisé par Marx dans ses études sur le prolétariat, mais d'une prise en compte, avec le recul, de sa propre position sociale.

Olivier Chen en terminale au lycée Bergson (XIX^e à Paris), anime une séance de musculation au sous-sol de l'Association des commerçants bevillois, un entraînement fréquenté aussi par des jeunes d'autres communautés, mai 2016. © CAMILLE MILLERAND

jeunes de milieux populaires. Le cas de Pauline, une jeune fille de 24 ans née dans le XI^e arrondissement de Paris, est éloquent. Tous deux généralistes en médecine chinoise dans la région de Wenzhou, ses parents viennent à Paris au début des années 1980 par un réseau de passeurs dans l'intention de gagner de l'argent. N'étant pas qualifiés comme médecins en France – le diplôme de médecine obtenu en Chine n'est pas reconnu par le système français –, ils ouvrent une boutique de vente de plantes médicinales chinoises dans le quartier après leur régularisation en 1992. Ayant entendu parler de mon sujet de thèse, la mère de Pauline m'a contactée pour savoir si je pouvais lui "conseiller quelqu'un" afin d'aider sa fille. La mère de Pau-

line entend par "quelqu'un" un(e) clinicien(ne) qui pratique dans le secteur privé de la psychiatrie française. Avec une taille d'un mètre soixante, Pauline passe en un an de quarante-cinq kilos à soixante kilos. Diagnostiquée comme "dépressive et boulimique", elle consulte des psychologues scolaires puis des psychothérapeutes en libéral pour des troubles du sommeil apparus durant sa terminale.

Brillante élève dès son enfance, Pauline a eu son bac S dans une école privée du XII^e arrondissement. Après une longue hésitation entre la médecine (souhait de Pauline) et la classe préparatoire (proposition de ses professeurs et psychologues scolaires), la jeune femme est entrée au

lycée Henri-IV, filière maths-physiques. Cependant, ce choix scolaire constitue, selon la mère de Pauline, le déclencheur du “mal-être” de sa fille : *“Elle ressent beaucoup trop de pression. Je l’entends pleurer dans sa chambre, car elle n’est plus parmi les premières de la classe. Les élèves en prépa sont tous forts.”* Derrière cette interprétation de sa mère, Pauline me confie, au fil de nos discussions, une honte qu’elle ressent de sa famille – et plus largement de son milieu d’origine –, devant ses camarades de classe. *“Tout le monde est originaire de bonnes familles. Je ne parle pas d’argent, on gagne plutôt bien notre vie. Mais les autres [ses camarades de classe] parlent tous bien, voire très bien, même les enfants d’origine étrangère, ils ont des parents enseignants-chercheurs, députés, médecins. Quant à moi, mes parents parlent à peine français. À la maison, je suis la personne qui lit le français [en baissant la tête, à voix très basse].”*

Pauline est consciente du confort matériel que ses parents lui offrent grâce à leur métier. En dépit du fait qu’elle est dotée d’un capital économique et d’un capital culturel – plutôt valorisé en Chine comme les connaissances en médecine chinoise que ses parents maîtrisent –, le fait d’être issue d’un milieu où les codes culturels français les plus légitimés n’ont pas été transmis dès l’enfance provoque la honte de Pauline envers son milieu d’origine : *“Dans la boutique, on a surtout des clients chinois. Les Chinois que j’y vois depuis mon enfance sont quasiment tous couturiers, cuisiniers, serveurs, même des sans-papiers. Ma mère m’a rappelé que j’avais dit à mes parents à l’âge de 7 ans : ‘Je vais faire des études à fond, je ne veux pas être couturière comme eux.’ Avoir de bonnes notes est extrêmement important pour moi, car ça me rassure de pouvoir, à l’avenir, me nourrir avec mon cerveau [intellectuellement], pas juste avec mes mains. [Visage tout rouge, les mains serrées l’une dans l’autre.]”* Depuis son jeune âge, Pauline semble s’être déjà fait une idée sur les différents milieux sociaux dont sont issus les clients de ses parents et sa propre famille. Avec l’objectif de se distinguer des migrants chinois issus de milieux populaires par un travail intellectuel, Pauline associe la réussite scolaire à l’ascension sociale.

C’est en classe préparatoire à Henri-IV qu’elle découvre, pour la première fois de sa vie, *“de manière choquante”* (selon ses propres termes), l’existence des classes dominantes – élites politiques, économiques et notamment intellectuelles. La honte de son milieu d’origine s’aggrave après deux échecs aux concours et deux redoublements. L’année suivante, Pauline s’inscrit à la Sorbonne. Cette idée proposée par ses parents est acceptée par cette jeune femme à condition qu’elle continue à préparer le concours des grandes écoles.

Durant un entretien conduit avec Pauline et sa mère, cette dernière, qui s’inquiète du stress qu’aura Pauline pendant la préparation du concours, essaie de la rassurer en lui disant qu’elle ne verrait pas d’inconvénients à ce que Pauline décide d’entrer dans le monde du travail. En interrompant brutalement sa mère, Pauline s’énerve : *“Travailler, travailler, travailler dans quoi sans diplôme ? ! Devenir couturière ou serveuse ? Ou encore vendeuse dans la boutique ? !”* Avec des larmes aux yeux, Pauline finit en sanglotant et interpelle brusquement sa mère : *“Je veux faire des études ! Tu ne le comprends toujours pas ? Vous ne m’avez jamais comprise !”* Embarrassée et désespérée, la mère de Pauline m’explique qu’étant parents, ils souhaitent tout simplement préserver leur fille de la souffrance qu’elle éprouve au cours de ses études.

Chez ces jeunes enquêtés, la conscience de classe exacerbée génère un travail d’adaptation permanent pour trouver leur place, à la fois pour se distinguer des migrants chinois des milieux populaires et se rapprocher des élites de la société française.

Une vie entre deux mondes

Se sentir entre deux mondes – celui des dominants et celui des dominés – est une impression largement partagée par les descendants issus des classes moyennes. Ils nous décrivent leurs sentiments de mal-être au quotidien dans les termes suivants : *“C’est un voyage de vie, extrêmement épuisé”*

sant, tu sais que tu as quitté cette côte et que tu voudrais aller débarquer sur l'autre. Cette côte que tu vois très bien de loin et parfois de près, mais qu'en réalité tu n'atteins jamais." "Pour moi, cet enjeu cruel, j'ai commencé à m'en rendre compte quand j'étais en première année à [l'université] Dauphine, en prenant la ligne 2, de Nation à Étoile [les stations de métro], j'ai tout vu et tout compris." "Le matin, je pars de Belleville en croisant les femmes chinoises dans la rue [travailleuses de sexe], j'ai honte pour elles. Et juste une demi-heure après, dans le coin le plus chic du Quartier latin, je me sens intellectuellement toute pauvre, toute nue. J'ai pitié de moi-même. C'est un exemple parmi d'autres. Ce type de sentiment d'être toujours à l'extérieur m'arrive je ne sais pas combien de fois par jour." Chez ces jeunes enquêtés, la conscience de classe exacerbée génère un travail d'adaptation permanent pour trouver leur place, à la fois pour se distinguer des migrants chinois des milieux populaires et se rapprocher des élites de la société française. Pour ce faire, ils privilégient la voie de la réussite scolaire. Si ces jeunes s'imposent parfois eux-mêmes une forte pression de réussite scolaire, tous n'y arrivent pas. Le sentiment de n'appartenir à aucun milieu social – ni à leur milieu d'origine, ni au milieu de leur aspiration –, même en cas de réussite scolaire, continue de s'exprimer. Leur perception des classes sociales¹⁹ – l'autoperception et l'interperception – ainsi que leur volonté de changer de milieu par une mobilité sociale ascendante semblent être des sources cruciales de la genèse de leur mal-être.

Conclusion

Les personnes issues de milieux populaires rencontrées, dont la majorité est prise en charge par le secteur public de la psychiatrie, deviennent capables, au fil du temps, de considérer leur suivi médical comme un moyen de s'éloigner de leur

milieu d'origine, en l'occurrence de la famille où les conditions de vie représentent des contraintes à la fois matérielles et symboliques entravant leur mobilité sociale. Leur entrée en milieu psychiatrique les conduit peu à peu à mobiliser des ressources variables dont disposent les institutions publiques françaises – dans les lieux de soins, au foyer ou encore dans la famille d'accueil – afin de changer de milieu social.

Chez des descendants issus de classes moyennes, qui recourent davantage au secteur privé de la psychiatrie, les logiques sous-jacentes entre les souffrances psychiques et la mobilité sociale d'ordre ascendante se manifestent différemment. Ces jeunes d'origine chinoise grandissent entre deux mondes très contrastés : d'un côté, celui des migrants chinois des milieux populaires, comme leurs parents, ayant connu une ascension sociale ; et de l'autre, celui de leurs pairs, les descendants des élites françaises ancrées dans les réseaux parisiens depuis des générations. Cette situation de socialisation conduit ces jeunes à développer une conscience de classe qui peut fonctionner comme génératrice de difficultés psychologiques au quotidien. Ainsi, en fonction de son milieu d'origine et de sa volonté de mobilité sociale, chaque individu façonne et gère de manière différente ses souffrances psychiques. En guise d'ouverture, le cas des adolescents de l'élite chinoise étudié dans le cadre de ma thèse reste encore distinct. Face aux attentes parentales d'une "réussite" à l'échelle internationale, ils se sentent obligés d'intérioriser simultanément plusieurs systèmes de référence de "réussite" – parfois divergents, voire contradictoires – provenant de différentes sociétés, chinoise, française ou autres²⁰. Ces cas de descendants d'élite permettent encore de diversifier l'analyse de la manière dont les descendants de migrants chinois expriment et gèrent leurs souffrances psychiques au cours de leur mobilité sociale. ■

¹⁹. Maurice Halwachs, *Les Classes sociales*, Paris, PUF, 2008 [1942]. ²⁰. Simeng Wang, "Expériences migratoires au prisme des usages des soins psychiatriques. Le cas de l'immigration chinoise en région parisienne. Une enquête ethnographique en institution et dans les familles", *op. cit.*